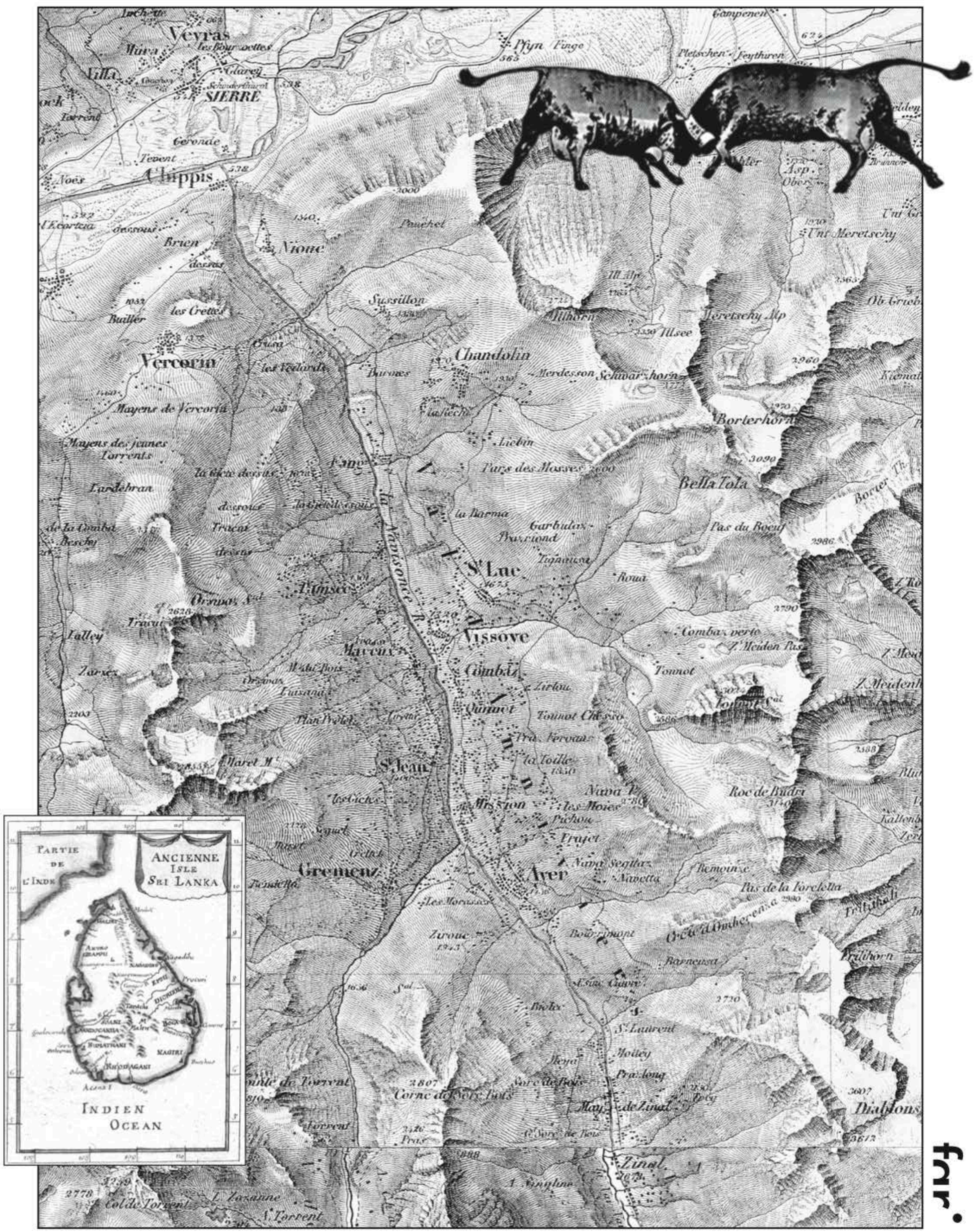
La Vitesse de la lumière

UN PROJET THÉÂTRAL DE MARCO CANALE



fur.

MARIE TROILLET (MARIO)

Marie Troillet (née le 8 janvier 1831 à Lucens et morte en 1898) est une écrivaine valaisanne. Elle publie ses ouvrages sous le nom de plume de Mario. Marie Troillet s'installe dans le Valais à Sierre vers la quarantaine. Elle répertorie coutumes ancestrales, légendes, traditions et pratiques religieuses. Elle publie, sous le pseudonyme de Mario, Le Génie des Alpes valaisannes, paru en 1883 et réédité en 2006.

CONSERVER

Avoir un caractère est déjà quelque chose. Le conserver est plus rare. Ce stéréotype des vieilles races me plaît. Un sentiment filial s'y mêle. Ainsi faisaient nos pères dans ces temps primitifs où le monde n'était pas encore éclairé – à l'électricité et aux journaux à un sou. Sans en savoir aussi long que nous, et point aussi habiles en analyses, vivant de peu en leurs agrestes retraites, ils ne savaient que prêter l'oreille aux deux voix les plus proches, celle du ciel et celle de la montagne.
Pour eux, amarrés comme ils l'étaient à leurs rochers, ils avaient jeté l'ancre. Mais nous, que le courant d'une activité fiévreuse emporte, avons beau faire de vouloir nous retenir à la rive. Ne la sentons-nous pas glisser avec nous? Rien que de reporter ma pensée à ces temps paisibles, repose mon esprit de tout le bruit que font autour de moi les idées nouvelles. (Marie Troillet).

MON HAMEAU

1.

Quand je pense à mon village
Dans les Alpes, grand-remplacé
Oh lire doudou didon dindoo
Je n'ai plus goût à l'ouvrage
Et mon coeur se met à pleurer

Là haut, là haut
C'était mon hameau
Je prie chaque jour
De le revoir un jour
Sans Orcs et sans Impériaux

2.

Des Elfes sont venus
de la plaine
Les prix des maisons
ont flambé
Oh lire doudou didon dindoo
Les Cruchus ont tout racheté
Le commerce et tout le marché

Là haut, là haut
C'était mon hameau
Que les Dieux me
redonnent la foi
Pour le reconstruire une fois
Sans Orcs et sans Chameaux

ALPINISME

Mes deux grands-pères étaient guides de montagne. Mon père, qui était également guide de montagne, est mort en 1940. C'était pendant la Seconde Guerre mondiale. Il donnait des instructions à des soldats qui devaient protéger la frontière italienne lorsqu'ils ont été ensevelis par une avalanche. J'avais un an.

Mon grand-père était alors comme un père pour moi. Il a rappelé la mémoire de mes grands-parents et de mes ancêtres, en remontant jusqu'à l'époque où Napoléon a traversé le Valais. Il m'a dit qu'il y a toujours eu de grands soldats dans cette région, qui ont combattu pour le roi de France et aussi d'Espagne. Il m'a aussi dit que ce sont les Anglais qui ont ouvert la porte à l'alpinisme et aux 5 montagnes de plus de 4000 mètres. Nos ancêtres avaient très peur des hautes montagnes. Ils sont allés aussi loin que les vaches pouvaient aller. C'est ainsi que mon grand-père m'a fait découvrir l'amour des montagnes.

Un jour, il m'a raconté qu'un alpiniste anglais du nom de Young était venu à Zinal et les avait payés d'avance pour construire un nouvel itinéraire pour le sommet du Weisshorn. Ils ont travaillé pendant un an. Le parcours était très difficile, ils ont dû créer un itinéraire de 800 mètres, en plaçant des guides métalliques dans les petites fissures de la roche, puis ils ont fait passer à travers elles une énorme corde, faite de chanvre. Finalement, l'Anglais est arrivé et ils sont montés tous les trois. Mais le nom de la route est resté à l'Anglais qui avait payé. Aujourd'hui, tout le monde la connaît : l'Arête Young du Weisshorn. Peu de gens savent que cette voie a été ouverte par trois guides de la vallée d'Anniviers.

Quand j'ai voulu devenir guide, ma mère était contre. Elle avait peur que je meure comme mon père. Mais je me suis inscrit à un cours avec six amis. J'aimais les montagnes et j'aimais la profession. Pour moi, c'est le meilleur métier du monde. Combattre et vaincre une montagne. C'est très physique. Il faut être très en forme. Puis je me suis marié et ma femme m'a dit : tu es fou, pourquoi veux-tu refaire le même chemin ? Mais mon bonheur est de voir comment d'autres grimpent. Nous sommes liés; notre vie dépend les uns des autres.

Et puis, on ne sait jamais quand quelque chose peut nous arriver. La chose la plus dangereuse qui me soit arrivée dans ma vie est de conduire ma voiture. Une pierre est tombée de la montagne. Ça a cassé le pare-brise et toutes mes dents.

LA LUGE

Grand-maman était un personnage ! Née en 1928 à Vissoie, elle était la cadette des 7 filles d'Antoine Florey. Elle avait beaucoup d'humour, aimait la forêt et elle nous entraînait souvent dans de drôles d'aventures, parfois risquées, mais toujours drôles. Par-dessus tout elle aimait luger en hiver, ce qui lui rappelait son enfance.
Depuis notre plus jeune âge, elle nous entraînait en famille, sur la route en terre battue qui montait de notre chalet au mayen, situé 300 mètres plus haut. Nous cherchions toujours à faire les plus longues descentes. Mais son plus grand plaisir, était de « monter » luger à Chandolin. Alors dans ma petite voiture, nous empilions les luges jusque par-dessus la tête du plus jeune. Nous prenions ensuite le télésiège 2 places de l'Illhorn, qui nous emmenait au sommet de la piste. Nous essayions toujours de descendre le plus vite possible sur les quelques 4 kilomètres pour reprendre la navette au fond de la piste qui nous ramenait au départ du télésiège, et refaire une autre descente.
L'une des dernières fois où nous y sommes allés, elle avait bientôt 80 ans. Alors que le télésiège nous emmenait vers le sommet, nous avons croisé 2 jeunes qui descendaient et qui lui ont dit sur un air moqueur : « Alors la mamie elle prend l'air sur le télésiège ! ». Elle a éclaté de rire et leur a répondu : « Et la mamie elle fait bien plus que ça, elle va luger ! ». Arrivés au sommet, Maxime Fanny et Martial m'ont priée de pouvoir s'élancer sur la piste de ski, bien plus raide que la piste de luge qui est une route d'alpage. Alors que je tournais le dos à grand-maman pour expliquer que c'était trop dangereux et interdit, la voici élancée sur la piste de ski sous nos regards surpris, qui ne savaient plus que faire. Alors j'ai crié : « oh mon Dieu, elle va chuter et se casser les os, vite les enfants, il faut descendre et la rattraper ». Nous nous sommes élancés à sa suite, et arrivés à sa hauteur, je lui ai dit sur un ton mi-amusé, faussement fâchée : « j'étais en train de dire aux petits de ne pas descendre là et toi tu es partie ! ». Sur mes paroles elle a éclaté de rire et m'a dit que c'était bien plus amusant et plus grisant de descendre « droit en bas » que de faire des virages, et voilà comment elle a été surnommée grand-mami casse-cou.

JOHN BERGER

Comment les vivants vivent-ils avec les morts ? Jusqu'à la déshumanisation de la société par le capitalisme, tous les vivants espéraient accéder à l'expérience des morts. C'était leur avenir ultime. Par eux-mêmes, les vivants étaient incomplets. Les vivants et les morts étaient interdépendants. Toujours. Seule cette forme moderne particulière d'égoïsme a brisé cette interdépendance. Et les résultats sont désastreux pour les vivants, qui considèrent désormais les morts comme des éliminés.

1.

Le créatif. Chi'en.
Le ciel dominant
(I Ching)

Il est temps d'agir, de créer, avec beaucoup de chance.

C'est un moment fort, comme la croissance du printemps.

C'est une pure énergie motrice : le parent, la graine, l'idée.

L'interpréter aussi comme le temps, l'origine, la lumière.

Pour commencer, pour engendrer, pour illuminer spirituellement. Pour diriger, pour inventer.

LE PATOIS EN ARGENTINE

Le patois était parlé dans la Colonia San José et à Colón jusqu'au début du 20e siècle.

Si l'on admet que la langue est l'image extérieure de l'intérieur de l'homme, rien n'a jamais mieux exprimé son identité que le "patois". Elle est merveilleuse, chantante et changeante, rude et douce, toujours tirée de la même essence originelle. C'est une langue vécue à la mesure de l'homme, proche de la vérité première, adaptée avec aisance aux besoins actuels, compagne de la pensée dans ses secrets, totalement au service de l'être humain.

Enracinée dans les profondeurs de l'histoire, cette langue est faite pour les petites joies et les petites peines. En quelques mots, il traduit les sentiments les plus secrets de chacun. De tonalités variées, pleine de mots intraduisibles, elle semble inséparable du peuple. On peut dire que c'est le peuple lui-même, la race, l'histoire, la culture. Des mots durs comme la vie, des expressions fleuries comme l'arbre du printemps, la douceur et la violence traduisant toute l'existence des hommes. Elle disparaît comme une partie de tous ceux qui sont oubliés.

Aujourd'hui, on la regrette.
(*Celia Vernaz. La Colonia San José y la Inmigración Europea*)

VIJAY (KUNG FU)

J'ai commencé ma procédure pour devenir un réfugié mais elle s'est bloquée car j'avais besoin de certains documents et de renouveler mon passeport. Pendant des semaines, je ne savais pas quoi faire, car le risque était grand. Mais finalement, j'ai décidé de retourner au Sri Lanka. Je suis resté chez un ami, sans voir ma famille. Quelques jours plus tard, je suis allé à l'immigration. Ils m'ont donné un nouveau passeport et mes documents, mais quelques minutes après avoir quitté le bâtiment, un groupe de la police secrète m'a enlevé dans la rue et jeté dans une voiture. Ils m'ont emmené dans une maison et m'ont interrogé.Ils m'ont fait des choses que je ne veux pas partager. Mais je ne leur ai rien dit.

Puis ils m'ont remis dans la voiture, ils ont dit qu'ils allaient m'emmener dans un camp militaire, puis un moment de distraction, j'ai sorti le pistolet de l'un d'eux. Puis j'ai sauté de la voiture dans une zone très peuplée. Et peut-être que c'était la raison pour laquelle ils n'ont pas commencé à tirer. Je suis entré dans une gare bondée et ensuite dans un centre commercial. Mon ami m'a récupéré là-bas. Et je suis rentré en Suisse avec mes papiers. Ce que j'ai subi pendant l'interrogatoire m'a laissé de graves séquelles dans mon corps et mon esprit. Pendant des mois, je n'ai pas pu dormir. Maintenant, je dors trois heures, parfois quatre, aidé par les pilules que le Dr Patrice me donne. Le Dr Patrice dit que lorsque mon dossier

Roger Theytaz

de réfugié sera résolu, mon esprit s'améliorera. Et que je devrais penser positivement. Mais j'ai toujours le sentiment, comme lors de l'enlèvement, que ma vie dépend de la décision de quelqu'un d'autre. Si j'obtiens le statut de réfugié, je survivrai. Sinon, qui sait ?
Lorsque la femme de l'association d'immigrés m'a appelé pour faire cette pièce, j'ai accepté. Après notre deuxième rencontre, Marco, le metteur en scène, m'a proposé d'enregistrer mon témoignage en cingalais sur un magnétophone, pour le mettre plus tard sur les enceintes.
Entre-temps, il m'a proposé de faire des mouvements de Kung Fu. Je lui ai répondu : Les mouvements de mon corps sont limités après ce que j'ai subi. De plus, je n'ai pas pratiqué depuis longtemps. Et je suis plus âgé maintenant. » Marco m'a dit de faire les mouvements lentement, sans savoir que c'était du Tai Chi, et du Chi Kun. J'ai donc commencé à essayer de refaire les mouvements. Le Quishi (mouvement d'ouverture), le Ye Ma Fen Song (Séparation de la crinière du cheval sauvage), Yun Sho (Caresser les nuages), et le Shui (Posture de l'infini suprême).

Un après-midi, je suis allé à la rencontre du reste des acteurs, qui vivent dans la vallée d'Anniviers.

LES ALLIANCES ET LE GLACIER

Un jour d'hiver, en ouvrant la petite boîte à bijoux de ma maman, j'ai retrouvé mes deux alliances de mariage que je lui avais confiées quelques années auparavant parce qu'elles étaient trop tristes à mon seul doigt. Un beau week-end du mois de février, ma famille et moi décidions de faire une sortie en raquette jusqu'au glacier de Zinal. Le ciel était d'un bleu azur et l'air pur nous coupait le souffle. La neige crissait sous nos pas. Après quelques heures de marche, nous arrivâmes devant ce monstre de beauté et quelques morceaux de viande séchée et un bon verre nous remirent sur pied après la montée. Nous nous sommes, chacun à notre tour, glissés dans l'étroite ouverture de la grotte. Quelle splendeur ! Vu de dedans, le soleil laissait passer quelques minuscules rayons qui illuminaient toute la grotte. On aurait dit une cathédrale. Profitant d'un moment de calme, je me suis hissée au plus profond d'une crevasse et de ma poche soigneusement attachées l'une à l'autre, j'ai sorti les deux bagues. Après avoir fait une courte prière, je les ai offertes aux glaces éternelles comme pour laisser ces eaux pures emporter et nettoyer mes blessures.

REINON

En 1951, j'étais à l'Alpage de la Nava et on avait Reinon un tout petit veau. Après trois ans, elle est devenue vache et elle a été reine à cornes et reine à lait à l'alpage pendant trois ou quatre ans pendant que j'étais là-haut. Elle était reine à cornes et reine à lait, c'est rare d'avoir ça. Ça nous fait chaud au cœur, on était très fiers d'avoir cette vache. On parlait beaucoup avec la vache, elle était tellement intelligente qu'elle comprenait tout. Je crois que des vaches comme Reinon, on n'en trouve plus. Pour nous, Reinon était comme une personne. Toute la famille, les parents, les enfants aimaient Reinon. C'était vraiment spécial d'avoir une vache comme ça. Reinon a toujours vécu avec nous, elle a vécu dix ans. C'était une bonne vache. Et puis après, on a dû l'abattre parce qu'elle était trop âgée et elle venait fatiguée. C'était en 1951, j'avais 17 ans.

CHAMPIGNONS

M : Bonjour Mémé!
A : Adieu ma petite chérie.
M : Est-ce que tu te rappelles les premières fois où tu m'as amenée cueillir des champignons ?
A : Oui et puis tu ne voulais pas tellement marcher, tu disais tout le temps « Je suis fatiguée, je suis fatiguée », et moi je lâchais pas je disais « maintenant en avant ! On doit arriver sur la place des champignons. » Et quand on avait fait une belle petite marche d'approche, on a trouvé les premières chanterelles, c'était jaune, c'était magnifique ! Et toi t'as sauté comme un petit cabri dans ces champignons et tu voulais tous les prendre en même temps et ça n'allait pas, alors j'ai dit « Non non ! Attention ! Attention ! Tu les écrases ! ça, ça ne va pas, il faut commencer dans un coin et suivre gentiment puis mettre comme il faut dans le panier, d'abord les couper, les nettoyer puis mettre dans le panier. » Alors t'as obéi, t'as fait comme une grande. Et t'as commencé à ramasser les champignons. Après on a trouvé encore des bolets, des pieds de mouton pour finir on avait un sac à dos plein de champignons et là on a dû rentrer parce qu'on n'avait plus de place pour les mettre. On a dû remarcher tout le retour, et quand on est arrivé à la maison on était fatigués puis toi tu tombais de sommeil alors tu as juste mangé quelque chose et puis t'es allée au lit. Mais moi j'ai dû nettoyer les champignons, finir de les nettoyer! Et c'était trois-quatre heure du matin quand j'ai enfin pu aller me reposer. Et alors après j'étais tellement fière, sur la table il y a avait les bocaux de champignons, au frigot il y a avait les farces aux champignons pour faire les croûtes et le riz pendant l'hiver. Le lendemain, on était tellement fatiguées qu'on n'a pas pu aller aux champignons.
M : Est-ce que tu te souviens de la dernière fois où on a été aux champignons ensemble ? Moi je m'en souviens.
A : Alors rappelle-moi le passé.
M : Alors la dernière fois qu'on a été aux champignons ensemble on a été à Chippis, dans un coin que je garderai secret.
A : Ah oui oui je vois, je vois.

M : Et puis, je crois que tu avais déjà eu l'opération ou tu allais l'avoir, du genoux. Et donc tu as pu m'accompagner juste en haut de la première montée et ensuite tu m'as attendue et c'est moi qui ai fait l'aller-retour.
A : Oui et puis quand tu étais un peu plus haute que moi, moi j'attendais en bas je ne pouvais pas marcher, pour grimper le talus, alors je te disais : « Un peu plus à droite, un peu plus à gauche, en haut, en bas.
M : Est-ce que toi ça te ferait plaisir de me faire une carte pour que je trouve les champignons dans les coins que tu connais que moi je ne connais pas ?
A : Oui alors ça c'est un peu compliqué comme ça, de travailler à l'échelle comme sur les cartes. Mais je peux te faire des dessins de chemins avec des places en haut, en bas, ça oui je peux te faire.

LES VIGNES

Cette photo date d'avant les années 60. Mon grand-papa Albert (à droite) travaillait les vignes comme métral, et les siennes, une derrière le château de Villa et l'autre derrière le château Mercier. Nous aussi, enfants, avons participé à ce travail de la vigne surtout les vendanges qui restent des moments mémorables en famille. Avec toujours de bons repas, beaucoup de rires et de convivialité.
A la fin des années 80, lorsque ses forces l'ont quitté, grand-papa à a laissé ses vignes en partage à ses deux enfants, l'une d'elle a été vendue rapidement et l'autre travaillée encore quelques années 'inalement vendue à la commune qui préparait les jeux olympiques. Ils envisageaient de faire passer par là une route pour faire visiter le château Mercier aux notables qui viendraient voir les jeux. Les jeux n'ayant pas eu lieux la vigne a été défoncée et replantée. Elle existe toujours au même endroit et appartient désormais au domaine Mercier.s

MA GRAND-MÈRE NIEVES

Ma grand-mère est née à Colonia San José, l'un des endroits en Argentine où la plupart des gens ont émigré du Valais, vers 1850. Lors de mon premier voyage là-bas, j'ai trouvé un livre de Celia Vernaz, qui parlait du patois en Argentine.
La vie de ma grand-mère Nieves a été marquée par la tragédie. Quand elle était enfant, son père est mort. Sa mère est tombée dans une profonde tristesse dont elle n'a pas pu sortir. Et quelques jours plus tard, alors qu'elle faisait une sieste à côté de ma grand-mère Nieves, elle est morte.

La famille de ma grand-mère est tombée socialement, ils étaient 8 frères et sœurs sans père ni mère. La légende familiale veut que Susana, la sœur aînée, qui étudiait pour devenir pianiste de concert, ait fermé le piano et n'en ait plus jamais joué.

Ils sont allés vivre à Buenos Aires, où j'imagine qu'ils se sont sentis comme des étrangers et sont tombés en disgrâce. Quand ma grand-mère a grandi, elle a sombré dans l'alcoolisme. Je pense que sa tristesse était si grande qu'elle n'a jamais pu mettre de mots dessus. Personne ne savait non plus comment l'aider. C'était une époque où il était très difficile de parler de ces choses que l'on définit aujourd'hui comme des problèmes de "santé mentale." A l'époque, c'était juste un défaut, une faiblesse.
Ma grand-mère était aussi une grande nageuse. Enfant, elle nageait dans les rivières, puis la nuit en pleine mer avec son fils unique, mon père. Je pense que son esprit serait (ou est) très heureux que je fasse cette pièce ici en Valais.

Je t'aime beaucoup, chère Nieves, et c'est la première fois que je le dis. Ici, entre tes montagnes et les neiges éternelles.

61.

La vérité intérieure.
(I Ching)

Chung-fu. Un pigeon
pigeon qui couve un œuf.
De même, vous devez
comprendre pour convaincre
d'autres, dans une communication
d'esprit à esprit, d'âme à âme.
Soyez confiant.

La Vitesse de la lumière

UN PROJET THÉÂTRAL DE MARCO CANALE

VIEILLE SCHMIDJA

On voyait autrefois non loin du glacier d'Aletsch une petite maison en bois noircie par le temps. C'était là qu'habitait la vieille Schmidja, la bonne et pieuse veuve, l'amie des âmes infortunées et de tous ceux qui avaient péri sur le glacier. Lorsque, pendant les longues nuits d'hiver, elle filait active et recueillie, une prière fervente montait de son cœur pour les pauvres âmes attirées par la lumière de sa lampe qui, chaque soir, se pressaient affolées et transies autour de son chalet, et dont elle reconnaissait la présence sous ses fenêtres à un bruissement mystérieux et plaintif.

Bien plus, dans sa compassion, au moment d'aller se coucher, elle laissait la porte entrouverte pour que la dolente cohorte pût entrer et se chauffer à son feu. Ainsi consolées, les âmes repartaient au son de l'Angélus du matin. Quand Schmidja, qui était parvenue à un grand âge, vint à mourir, les deux femmes qui l'avaient soignée virent tout à coup une vive lueur illuminer la maison ; et courant à la fenêtre, elles aperçurent comme une longue file de cierges qui cheminaient du côté du glacier, et s'éteignaient un à un aussitôt qu'ils y arrivaient. « Ce sont les pauvres âmes, firent-elles, qui accompagnent l'âme de leur amie, et lui rendent le feu qu'elle leur a prêté pendant sa vie. » (Marie Troillet)

3.

Les difficultés.
Chien.
(I Ching)

Un gouffre devant et une montagne derrière.

C'est le moment d'apprendre

pour surmonter les obstacles,
en les contournant
(c'est à dire sans
aller contre la montagne
ou la falaise).

Apprendre à apprécier la valeur de l'adversité afin de se forger.

À 48 ANS

Suite à la transformation de ma vie,

j'ai pu à nouveau refaire énormément de choses.

Mon plus grand challenge,

fut de grimper un talus.

Quelle merveilleuse sensation.

Et puis petit à petit, j'ai énormément marché surtout sur mes chemins de pierre, de merveilleux bisses, la passerelle de Randa, la cabane du Grand Mountet, la cabane des Becs de Bosson en hiver.

Je me suis entraînée pour le Sierre - Zinal, j'ai fait du fitness et des cours de spinnings où je m'éclate en écoutant « J'y vais » de Florent Pagny et Patrick Fiori.

LES TOMBES EN HIVER

Dans le Val d'Anniviers, à l'approche des grands froids et avant que les gelées aient durci trop profondément le terrain, il est d'usage, en prévision des décès, de creuser quelques fosses au cimetière, qui, recouvertes de planches, attendent leurs hôtes funèbres. Il peut résulter de cette précaution le fait anormal, au premier abord, d'un fossoyeur ayant creusé sa propre tombe. Il n'y a guère plus d'une trentaine d'années, avant qu'une route à chars eût relié Vissoie à la plaine ; lorsqu'un Anniviard mourait à Sierre, pour le plus souvent, on le sépulturait dans la montagne. Son corps, à califourchon, solidement assujetti sur le mulet qui l'avait porté de son vivant, s'en allait au balancement de la bête, par le sentier précipiteux du ravin, dormir dans le petit cimetière auprès de ses pères (Marie Troillet).

LE TESSINOIS

Je suis née dans la vallée du Rhône, à Sierre. Mon papa était Tessinois et ma maman Anniviarde du village de Saint-Luc. D'après les histoires que mes parents se racontaient, mon frère et moi avons compris que nous avions des grands-parents qui habitaient l'été à Saint-Luc et l'hiver à Muraz. Mon frère et moi devions aller désherber dans ces vignes de Muraz et, poussés par la curiosité, nous avons décidé d'aller dire bonjour à grand-papa et grand-maman. En repartant, nos grands-parents nous ont donné 5 francs chacun. C'était la première fois qu'on recevait une aussi grande pièce. Rentrés à la maison, nous étions très fiers de montrer nos sous à nos parents. Lorsque nous avons expliqué qu'ils venaient de grand-papa et grand-maman de Muraz, nos sous ont été confisqués et renvoyés par la poste aux donateurs. Ils n'avaient pas oublié que ma mère avait été exclue de la famille pour avoir épousé un étranger. Cette malédiction a aussi suivi mes enfants.

Mon papa aimait St-Luc et il a racheté l'appartement que mes grands-parents avaient vendu à une autre famille. J'ai passé toutes mes vacances d'été à Saint-Luc avec mes parents et plus tard avec mon mari et mes deux enfants. Voilà qu'un jour, nos enfants ont eu la même idée que moi 30 ans plus tôt et ont voulu dire bonjour à grand-papa et grand-maman de St-Luc. Ils sont revenus à la maison en pleurant et nous ont dit : « grand-papa et grand-maman nous ont dit : On vous connaît pas ».

VIJAY (SRI LANKA)

Je m'appelle Vijay. Et ce que je vais vous dire est parfois la vérité et parfois non. Les images vivent dans ma tête, comme des rêves. Tout cela fait partie de moi. Je suis né dans un village près de la mer du Sri Lanka. Mais je ne suis jamais allé dans l'eau car je ne sais pas nager. Dans mon enfance, j'attendais les bateaux de pêcheurs avec ma grand-mère et mon père. Puis elle cuisinait le poisson grillé ou avec du lait de coco. C'est elle qui m'a appris à aimer manger et cuisiner. Depuis que je suis enfant, je joue au cricket et quand j'ai terminé l'école, je suis devenu professionnel. Mais j'en ai eu assez de la corruption des clubs et j'ai arrêté. Comme je pratiquais le kung-fu depuis de nombreuses années, j'ai commencé à travailler comme entraîneur et c'est peut-être pour cette raison qu'on m'a proposé un poste de garde du corps. Et à ce moment-là, ma vie est devenue une partie de la guerre.

La guerre civile a commencé en 1983 et a duré plus de 25 ans. Il y a eu des batailles et des crimes. Pendant toutes ces années, le pays a été dirigé par des partis cinghalais : un parti a essayé de rechercher la paix et l'autre a cherché la guerre. En 2005, ce dernier groupe a pris le pouvoir et a lancé une grande offensive dans la région tamoule : il y a eu des batailles et le gouvernement a commis de terribles violations des droits de l'homme. En très peu de temps, des dizaines de milliers de Tamouls ont été tués, torturés et des femmes ont été violées. Le politicien que je protégeais comme garde du corps faisait partie du parti pacifiste, dans l'opposition, et dénonçait le gouvernement pour les massacres. Il a dit qu'il avait des preuves. Et quelques jours plus tard, il a été tué avec un de ses gardes du corps. Ce jour-là, je travaillais dans l'équipe de nuit et cela m'a sauvé la vie. Mais je n'étais pas en sécurité. Le gouvernement a commencé à assassiner les personnes qui pouvaient avoir des informations. J'ai donc quitté ma maison et cinq jours plus tard, je me suis échappé par la mer dans un bateau de pêche.

HENRI

Je viens d'une lignée de guérisseurs, de mediums. Mon père est venu du Tessin et a trouvé l'amour dans le Haut-Valais.

« J'ai rencontré ma femme, une Anniviarde, à Veyras et nous avons eu 4 beaux enfants que j'aime de tout mon cœur. Certains d'entre vous me reconnaîtrons ce soir. Ici j'étais l'étranger, on m'appelait le Caldelare. Oh tout le monde venait chez moi, même de très loin, pour se faire soigner et on me suppliait. Mais derrière mon dos on disait : qui sait d'où viennent ces dons ? Ce n'est pas normal, c'est peut-être le diable ! C'était très dur, je n'ai pas supporté et ai tenté de l'oublier dans l'alcool. Je sais que ma fille a souffert de tous ces gens qui me prenaient à elle, mais que faire quand on ressent dans ses os la douleur des autres et qu'on sait qu'on peut les soulager ? Je ne pouvais pas faire autrement que de les soigner, même gratuitement s'ils étaient pauvres. C'est comme une profession de foi et cela me rendait heureux. Et ma foi cela aidait aussi à faire tourner la marmite, on n'était pas riche. Je recevais quelques sous, parfois un poulet ou des légumes. Les esprits aussi me visitaient et je les aidais à trouver le chemin de la lumière ou j'aidais leur famille à retrouver leur corps s'ils étaient perdus en montagne. J'ai transmis mes dons à ma petite-fille qui les a à son tour transmis à sa fille. Je suis souvent près d'elles et ma petite fille me parle parfois. Les temps ont changé et elle peut maintenant exercer officiellement ses dons de guérisseuse et de géobiologue car elle soigne aussi la terre et les habitations. J'aimerais qu'elle ait plus confiance en elle mais elle ne m'écoute pas toujours. Ma merveilleuse arrière-petite fille n'a pas encore décidé si elle prendra la relève mais je l'accompagnerai aussi, quel que soit son choix. Je vais maintenant vous laisser, car j'ai du travail: ici aussi j'ai choisi d'aider les âmes en peine. Je vous souhaite une bonne soirée avec ma fille et mon arrière petite fille. »

LE BAIN DE JOUVENCE

Quand j'étais une très petite fille, mon grand-papa et ma grand-maman étaient à Nava dans un alpage. Avec ma maman et ma sœur, nous allions de temps en temps leur rendre visite. C'était une belle vie au grand air, mais dure quelquefois aussi sous la pluie.

Leur travail était de fabriquer du fromage avec le lait de leurs vaches. Ce jour-là, il faisait beau et le fromage était déjà sous presse. Dans la chaudière, il restait le petit lait encore tiède, alors avec un plaisir sans retenue ma sœur et moi avions le privilège de prendre un bain de petit lait directement dans la chaudière en cuivre.

Quelle joie et quel plaisir ! C'est une pratique qui a été instaurée plus tard dans les instituts de beauté pour garder une belle peau douce. Un vrai bain de jouvence.

LA VACHE (1944-45)

Je suis né en 1935. Enfant, je m'occupais des vaches. Il y avait 80-85 génisses et elles n'avaient pas grand-chose à manger, il était donc difficile de les surveiller car elles se retrouvaient toujours dans des coins impossibles, vraiment dangereux, où il y avait de la bonne herbe, comme sous le rocher d'Orzival. Un après-midi, une génisse a roulé devant moi et est tombée du haut d'une petite falaise. J'avais très peur que le propriétaire me punisse mais je suis allé lui dire la vérité. Nous sommes montés dans la montagne avec le boucher et une mule. Le boucher l'a dépecée, l'a coupée en quatre morceaux et les a chargés sur la mule. On m'a donné un bon morceau de viande à emporter chez moi. À cette époque, nous n'avions pas beaucoup de viande et je me promenais en portant la viande, j'avais environ 9 ans. Nous l'avons mangée pendant trois jours. C'était fabuleux.

FANFARE

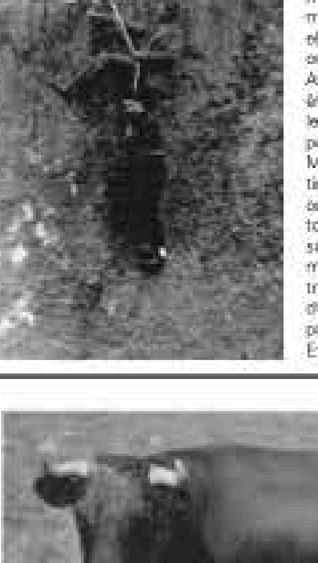
La fanfare de Vissoie est née en 1888. Seule la tradition orale a conservé une mémoire de cette naissance et nous n'avons pas de document de fondation. On sait seulement que pour bien comprendre l'origine de L'Écho des Alpes, il importe de rappeler le contexte de l'époque. En cette fin du dixneuvième siècle, Vissoie présente un grand contraste. Le village-centre, au sein de d'une vallée demeurée profondément rurale, va connaître une silencieuse et prodigieuse mutation. La population augmente, se diversifie et commence à se sédentariser. Les paysans traditionnels laissent peu à peu la place aux artisans et au secteur des services. Un premier grand démarrage touristique s'opère qui voit, à côté des anciennes auberges, émerger la construction d'hôtels modernes. Étrangers, touristes et alpinistes découvrent de plus en plus cette vallée qui leur paraît comme une île de haute montagne. Une telle transformation devait rejaillir sur les mentalités. Partout monte l'appel de la liberté et de la nouveauté. Signes de cette aspiration au renouveau et à la modernité : deux Sociétés naissent durant la décennie 1880-1890, le chant et la musique. Elles participent toutes deux au changement, mai-i y a entre elles cette différence capitale qui éclaire la double face de toute innovation : la société de chant est encouragée par la hiérarchie ecclésiastique alors que la Société de musique fait peur à cette même hiérarchie.

A LA PÊCHE AVEC MON PAPA

Depuis mon plus jeune, mon papa m'a toujours emmené au barrage de Moiry à la pêche. Lui-même a commencé à pêcher à l'âge de 15 ans avec ses amis. A l'époque, ils montaient début juin en vélomoteur mais parfois il y avait encore de la neige alors ils devaient encore marcher une heure, une heure et demi pour arriver au barrage.

Dans le barrage, il y a de très vieilles et belles truites comme des Fario, des Arcs-en-ciel et des Cristivomer, elles sont saumonées et toujours très bonnes. Quand j'ai grandi mon papa a osé m'emmener dans des endroits plus difficiles d'accès, à l'embouchure où le torrent de « Lona » se jette dans le barrage. Il faut être très prudent et bien se tenir car c'est très glissant sur les cailloux. Gérard Revey m'a raconté qu'à l'époque un pêcheur s'est noyé, car ses bottes se sont remplies d'eau et il n'a pas réussi à attraper une glacière jetée par ses copains pour sortir de l'eau, il a été entraîné et a disparu au fond de l'eau.

Nous partons toujours très tôt à la pêche pour arriver à Moiry vers 7h. Le plus gros poisson que j'ai pêché était une Fario, elle faisait 50 centimètres.



7.

L'armée.
(I Ching)

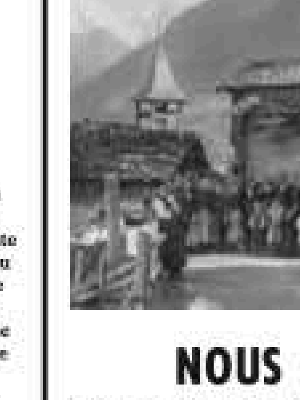
Nous sommes confrontés à une mission de lutte importante et transcendante (politique, commerciale ou psychologique), qui exige des objectifs clairs, une planification détaillée, une logistique adéquate et une exécution soignée.

C'est un moment de forte organisation, de discipline, de contrôle, exercé par le leader ou le chef d'orchestre.

Ceci (le leader, le guide, le général) est essentiel pour le succès. Sachez qu'une solide économie de guerre et une réelle motivation sont nécessaires : une guerre ne s'organise pas à la légère.

MA VACHE JULIETTE

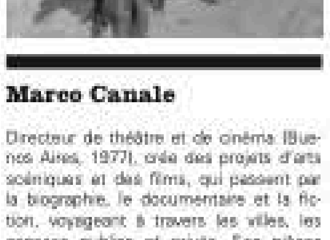
Je ne me suis jamais marié et j'ai vécu toute ma vie près de Zinal, avec mes vaches. En vieillissant, je n'avais plus de force et j'ai dû les vendre. Ma dernière vache, Juliette, était l'une des vaches que j'aimais le plus. Elle est née une nuit dans ma petite étable. C'était une vache normale, comme toutes les autres, même si elle était peut-être un peu plus intelligente ou me regardait d'une manière différente. Avec plus d'amour, pourrait-on dire, peut-être. Quand nous sommes restés seuls, les gens m'ont dit de la vendre, que je pouvais encore en tirer un bon revenu. Mais je ne voulais pas la vendre. Le matin, je restais avec elle, je ne faisais rien, on traînait juste ensemble. Nous étions tous les deux vieux et un matin, je me suis cassé la hanche. Je ne pouvais plus m'occuper d'elle et elle n'alla t plus vivre très longtemps. Un camion est venu la chercher. Je l'ai caressée, je l'ai regardée partir sur la route et j'ai pleuré. J'ai pleuré. Et puis je suis rentré chez moi.



NOUS REDESCENDÎMES AU VILLAGE

Le temps passait et peut-être quelques années s'écoulèrent quand un beau jour, la radio locale fit une annonce : « Si quelqu'un a perdu deux alliances attachées d'un ruban blanc, veuillez prendre contact avec nous. ». J'ai su plus tard qu'un guide avait retrouvé les bagues au fond du lit de la Navizence, la rivière de la vallée. Elles s'étaient frayées un chemin à travers les méandres de l'eau fondue du glacier pour se mettre à l'abri et attendre d'être cueillies par le guide.

J'ai su à ce moment-là que je ne devais plus remettre les bagues dans la boîte ou les donner en offrande au glacier. Alors, je descendis en ville avec une idée en tête. Mon alliance était sertie de trois petits diamants. J'ai donc demandé au bijoutier de faire fondre les bagues, d'en faire une seule et unique plaquette sur laquelle ont été gravés les prénoms de mes trois enfants, Ophélie, Océane et Anthony avec, à côté de chacun, l'un des trois diamants de mon alliance. J'offris cette plaquette qui symbolisait la mort de notre amour conjugal à mon ex-mari Gabriel. Mais elle représentait aussi notre union passée qui nous avait offert nos trois enfants, nos trois diamants.



Marco Canale

Directeur de théâtre et de cinéma (Buenos Aires, 1977), crée des projets d'arts scéniques et des films, qui passent par la biographie, le documentaire et la fiction, voyageant à travers les villes, les espaces publics et privés. Ses pièces sont présentées au Festival d'Edimbourg (Royaume-Uni), Haus der Kulturen der Welt (Berlin), The Row (New York), Festival Re/Posiciones (Mexico), Young Vic Theater (Londres), Teatro Cervantes (Buenos Aires) Casa de América (Madrid). Son projet « La velocidad de la luz », créé avec des personnes âgées de différents contextes sociaux, a été créé en Argentine au FIBA - Festival International de Buenos Aires, en Allemagne au Theaterformen Festival, en Suisse au FAR (Festival des Arts Vivants) et au Japon au Tokyo Tokyo Festival.

La Vitesse de la lumière est un projet du metteur en scène argentin Marco Canale, créé en collaboration avec des habitant-e-s du Val d'Anniviers et de la région de Sierre. L'artiste a effectué plusieurs résidences au long cours pour découvrir les particularités de ce territoire et passer du temps avec les participant-e-s, issu-e-s de différentes générations. Ensemble, ils/elles ont parlé de leurs origines et des traditions locales, de leurs liens à la terre et aux animaux, de leurs souvenirs et du quotidien. À partir de ces rencontres, Marco Canale a écrit un récit à mi-chemin entre le documentaire et la fiction, dont les participant-e-s incarnent les personnages. Avec en toile de fond les impressionants paysages du Val d'Anniviers, La Vitesse de la lumière évoque les conditions de vie d'autrefois, les réalités contemporaines, tout en ouvrant la réflexion sur les futurs possibles de la région. • conception, écriture et mise en scène : Marco Canale . **direction musicale :** Juan A. Bayá Casal . **avec :** Brigitte Antille-Revey, Isabelle Clivaz-Savioz, Anne-Brigitte Genoud, Isabelle Genoud, Alexine Guinchard, Tristan Kaufmann, Vijay Kumar, Gérard Revey, Noé Savioz, Morgane Solioz, Régis Theytaz, Anne Guillermin et l'ensemble de Cor des Alpes « Là Toba d'Anivyè», Gabrielle Terrettaz et les chorales d'Anniviers (en cours de distribution) . **graphisme :** Paula Rodriguez . trineo.com.ar . **chargée de projet :** Carine Antonio . **scénographie :** Mariana Tirantte . **chorégraphie :** Josefina Gorostiza . **composition (bandonéon) :** Pampa Roldán . **production :** Marco Canale, far° Nyon . **coproduction :** SMArt – Sustainable Mountain Art . **soutiens :** Fondation pour le développement durable des régions de montagne, Canton du Valais – Service de la culture, Fondation Château Mercier, Direction du développement et de la coopération, Ville de Nyon, Région de Nyon, État de Vaud, Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture / dans le cadre de COINCIDÈNCIA, programme d'échanges culturels entre la Suisse et l'Amérique du Sud, Commune d'Anniviers, Anniviers Tourisme SA . **remerciements :** Janine Barmaz, Sonia Martin et Stéphane Tissières des Compagnons de la Navizence, Nicole Solioz, Sarah Huber, Pauline Pannatier, les habitant-e-s de la commune d'Anniviers qui ont apporté leur contribution, et tout-e-s celles et ceux qui ont rejoint le projet au cours de sa création. Ce projet est présenté dans le cadre de *communs singuliers #6* • far° fabrique des arts vivants Nyon du 11 au 21 août 2021 . **Découvrez le programme complet :** www.far-nyon.ch